

On campe à l'hôpital

Aux confins du désert, l'hôpital de brousse de Gossi s'est adapté au mode de vie touareg : les nomades de la région y installent leur tente pour la durée du traitement.



La salle d'attente : une cour à ciel ouvert.

Une marée de sable et l'ombre des acacias pour toute salle d'attente. Des femmes se sont assises sur la natte, leurs enfants malades couchés près d'elles. Regroupées à l'écart des autres patients afin d'éviter la contagion, ces mères attendent la visite du personnel soignant. Depuis quelques jours, la rougeole, une maladie mortelle ici, a fait son apparition dans leur campement. Les familles ont donc rejoint la rive ouest de la mare de Gossi, une petite ville du Gourma malien située non loin de Gao, aux confins du désert. Car c'est là qu'est installé l'hôpital de brousse pour nomades. Un corps de bâtiment en banco et quelques tentes de part et d'autres.

De 70 à 100 malades par jour

Les malades hospitalisés reçoivent les soins au dispensaire. Après quoi, ils rejoignent leur tente qui restera plantée sur le campement de l'hôpital pendant tout leur traitement. "De cette façon, ils n'ont pas l'impression d'être retenus prisonniers dans une chambre, ce dont ils n'ont pas l'habitude", explique sœur Anne-Marie Salomon qui, avec son équipe, fait vivre le projet depuis dix ans. L'idée est née de sa rencontre avec une communauté sinistrée en 1985, alors qu'elle ef-

fectue un stage au Centre de santé publique de Gossi. Sœur de la congrégation de la Retraite depuis vingt ans, elle commence alors, à quarante-cinq ans, des études de médecine. Celle qui a choisi de consacrer sa vie aux plus pauvres ne peut rester indifférente au sort des réfugiés touaregs. Venus de la région de Tombouctou et de Goundam plus au nord, ainsi que du Gourma intérieur, ils ont fui les sécheresses successives, et celle de 1984 en particulier. Après avoir perdu leur troupeau, ils en sont réduits à se nourrir des seules distributions d'urgence et campent dans des conditions misérables aux abords de la mare.

Deux ans plus tard, sœur Anne-Marie retourne dans la région, après avoir créé à Angers, en France, l'Association pour une entraide avec les Touaregs de Gossi (AETG). C'est à cette époque aussi que remonte sa rencontre avec Mohamed ag Oumalha, dit "Zado", lui-même touareg. D'abord guide et interprète, ce musulman désire faire quelque chose pour ses frères. Sœur Anne-Marie l'aidera à devenir soignant. Il est depuis le responsable de l'unité de soins et récemment diplômé de la Croix-Rouge, comme plusieurs

autres membres de l'équipe. Et c'est sous les arbres qu'ils pratiquent premiers soins. Au fil des ans, l'unité de soins en dur, grâce au soutien de plusieurs associations. Mais c'est surtout avec la rébellion touarègue qui règne dans la région depuis 1995 que va naître l'hôpital. La seule Européenne restée sur l'unité de soins la seule à ne pas fuir. Les malades affluent, d'où la nécessité de construire un laboratoire d'analyse qui fonctionne depuis 1992.

La consultation ne coûte qu'un franc CFA, avec les traitements. Car l'association est particulièrement bien pourvue en médicaments, grâce à l'énergie que déploie pour en récupérer ici et là sous forme de dons notamment. Déjà, l'hôpital reçoit 70 à 100 malades et compte en permanence de 30 à 40 patients hospitalisés. Comme tous les jours, sœur Anne-Marie reçoit aujourd'hui plusieurs femmes enceintes pour une consultation

Prix de la consultation : 200 F CFA.

prénatale. Avec la sage-matrone qui la seconde et encourage les femmes à accoucher sur place avec elles un long processus d'éducation. Car la médecine touarègue, peu connue, met traditionnelle-ment le monde recroquevillé sur le côté peut se révéler dangereux.

Alors que sœur Anne-Marie, dernière consultation du jour, d'une grosse cylindrée annonce d'une urgence. Devant l'unité de soins, l'enfant couché à même le sable, le visage des malades atteints de méningite. En quelques minutes, la religieuse se précipite sur les côtés afin de lui faire les injections. "Ton fils vivra !" lance-t-elle avec véhémence. Car cette dernière ne peut cacher sa colère. Elle s'est décidée à amener l'enfant jours après le début de la maladie.

ANNE SYLVAIN